



Patrick Maury

Je lisais « Ça »

Ça de Franck Venaille
(Mercure de France, 2009)

Je lisais « Ça » et, pour je ne sais quelle raison, je me suis mis à essayer de me souvenir avec le plus de précision possible de la maison de mon enfance, maintenant démolie. Étrange, n'est-ce pas ? C'est un livre magnifique dans lequel la plainte est moins obsédante que dans l'inflexion de ta voix antérieure. Peut-être est-ce mon deuil récent, que tu connais, qui me pousse dans une terrible émotion à la lecture de cette phrase, tellement tienne, tellement ajustée chez toi à une recherche de toujours (nous en avons parlé plus d'une fois) tout à fait tranquille et désespérée : *Ô mon père, je veux dire : «mon père personnel» qu'êtes-vous devenu ?* Ça a donc commencé comme ça. Cherchant dans les étages, là où toute souffrance est atteinte, toute liberté acquise pour qui accepte de passer devant ton tribunal et accueille comme unique sentence le silence des bêtes. Est-ce la faute des mots si, par eux, désengendré du père, tu as bâtis toi-même la gare de départ de ta propre vie ? Mais le voyage avance encore et toujours chez Venaille par train puissant et buté qui s'enfonce à toute allure dans *cette banlieue de vivre* où Pavese avait cru possible d'exercer notre seul vrai métier. Et s'il nous faut beaucoup de *courage humain* pour continuer d'agir, c'est que l'on sait déjà que tout nous sera retiré, que la fête inestimable de l'amour est impuissante à retenir ce qui est finalement *la grande chose de la vie*, pour parler comme Baudelaire dont tu es parfois si proche. Est-ce donc toi l'homme solitaire qui *distribue ses derniers prospectus*, le parfait mécréant qui use et abuse des mots figurant Celui qui à jamais se tait – silence contre silence – toi le *monarque dans la hiérarchie du mutisme* ? Car il y a une façon de faire avec les mots, quand on est un grand poète – c'est-à-dire le rival pathétique du sans Nom – pour leur maintenir la tête hors de l'eau des événements qui peu à peu nous délaissent ; et c'est de les tracer avec une obstination vitale sur la page destinée à devenir celle d'autrui. En somme, paysager la vie de l'autre avec sa propre mémoire. Car il est là *le temple réservé à la glorification des mots*, le sol absolu qui justifie ce terrible exercice d'abandon de la vie pour la vie. Oui, *la poésie est une maladie qui se décèle tôt* mais heureusement bien peu en meurent ; on remarque même que plus le malade est atteint plus il diffuse la lumière de ce soleil muet que certains ont cru voir sur les bords si froids du Rhin et d'autres dans *le bleu du ciel* de la Méditerranée. Mais celui qui avance dans le maquis des mots souffrants, les empoigne par la veste de leur treillis pour les sortir de là, souvent grièvement blessés, dans la vallée d'un rif tellement solitaire, celui-là ne saurait être *un mauvais Christ*. Non, arrêtez, laissez-moi témoigner, c'est Venaille, je le connais, j'ai tout lu. Il traîne dans les rues d'Assise comme un vieux chien inoffensif, il est *ici, depuis des siècles*. Nous pouvons le suivre avec confiance, de jour comme de nuit, dans toutes ses pérégrinations solitaires ; il nous mènera au centre du cercle des moineaux qui n'ont plus peur de mourir. Avant de s'envoler, les mots sont par tous entendus *à la prière froide du petit matin* et le Dieu qui sans doute n'existe pas n'est jamais assez remercié.